

Pierre AUPERT

PROGRES DE L'ARCHEOLOGIE ET DE L'HISTOIRE
DE L'ETEOCHYPRIOTE AMATHONTE DEPUIS OHNEFALSCH-RICHTER

Max Ohnefalsch-Richter ne s'est guère attardé à Amathonte lors de ses séjours à Chypre, mais son activité y a laissé des traces durables. Il semble en effet qu'il n'ait fouillé et exploré le site que pendant l'été 1885 (Ama I, p. 104), c'est à dire dix ans après les fouilles extensives de Cesnola dans les nécropoles et vingt ans après le transport au Louvre de l'un des deux vases en calcaire colossaux qui marquent, comme nous l'avons découvert en 1976, l'entrée du sanctuaire d'Aphrodite au sommet de l'acropole. Il est donc le dernier des pionniers de l'archéologie amathousienne, avant les fouilles systématiques et scientifiques des Anglais en 1893-1894 (Ama I, p. 105). Son activité est du reste encore empreinte de l'état d'esprit de l'archéologie du XIX^e s., conçue beaucoup plus comme une science chargée d'établir des faits historiques. Ce ne serait cependant pas rendre justice au savant allemand que de retenir cet unique aspect de sa recherche. Certes, les quatre tombes qu'il a fouillées n'ont pas été reportées sur un plan, les associations entre les objets découverts ne sont pas indiquées, et il ne localise guère plus les deux sanctuaires qu'il déclare avoir découverts: l'un tout près de la limite Nord-Est de la ville (mais ville basse ou acropole?), l'autre en bordure Sud de la ville basse. Mais il s'efforce de les identifier grâce aux quelques renseignements dont il dispose. Il a trouvé près du premier, qui doit avoisiner l'église en ruine de Saint-Tychon (fig. 1, n° 21), des divinités - sans doute en terre cuite - tant masculines que féminines et il en tire l'idée

(KBH, p. 263, n. 2) qu'il s'agirait d'un sanctuaire de Resef-Apollon et d'Astarté-Aphrodite. Nous savons aujourd'hui combien il est hasardeux de se fonder sur ce genre de trouvailles¹ pour identifier un sanctuaire, et mes recherches dans cette zone n'ont rien apporté de neuf au dossier, mais la tentative, qui tenait compte du caractère oriental de la ville, est à signaler.

Le second, qu'il situe près de l'endroit (fig. 1, n° 19') où fut trouvé le Bès colossal aujourd'hui au musée d'Istanbul, n'est vraisemblablement pas à identifier avec les bâtiments actuellement fouillés par M. Loulloupis (n° 19), qui disparaissaient alors sous des remblais et des murs d'époque byzantine. Il pourrait s'agir, en revanche, de la basilique dégagée par MM. Nicolaou et Papageorgiou en 1965-1966 (Ama I, p. 107).

Rappelons enfin que ce savant est le premier à avoir remarqué l'existence, dès l'époque mycénienne, de signes syllabiques à Chypre, établissant ainsi le lien chronologique qui faisait encore défaut entre l'écriture minoenne et le syllabique chypriote et confortant l'hypothèse d'Evans quant à une origine égéenne de celui-ci (ICS, p. 31-32).

Ohnefalsch-Richter figure donc parmi les quelques voyageurs, historiens et archéologues qui contribuèrent à maintenir la mémoire du royaume amathousien, à soutenir l'attention sporadique portée aux ruines de "Paleo" ou "Eski" Lemessos et à fonder l'épigraphie chypriote.

I. BILAN DES FOUILLES ANCIENNES

L'image qui résultait de ces premières explorations était toutefois quelque peu faussée par le hasard des découvertes: le vase gigantesque du Louvre et le Bès ci-dessus cités (Ama II, n° 22 et 81), le sarcophage anthropoïde et les figurations orientales du fameux sarcophage du Metropolitan Museum (Ama II, n° 83 et 80), découverts tous deux par Cesnola, la patère et la rondache², fruits de la même campagne, les plaques d'or trouvées par Ohnefalsch-Richter lui-même et les allusions de celui-ci à Resef et Astarté, la présence du nom de Qartihadast dans une inscription qui aurait été trouvée aux environs (CIS I, 5), tout cela contribua, avec la mention d'Adonis par Ovide, Pausanias et Stéphane de Byzance, d'un Héraklès-Malika par Hésychius (Ama I, n° 34, 38, 42a, 43), ainsi que l'alliance perse lors de la révolte de l'Ionie, à forger l'image d'une Amathonte phénicienne. Il fallut attendre les fouilles anglaises de la fin du

Hésychius (Ama I, n° 34, 38, 42a, 43), ainsi que l'alliance perse lors de la révolte de l'Ionie, à forger l'image d'une Amathonte phénicienne. Il fallut attendre les fouilles anglaises de la fin du siècle, puis celles des Suédois en 1936, dans les nécropoles, et la leçon qu'en tira G. Hill en 1937³, pour que la physionomie du royaume apparût sous un jour plus équilibré. De fait, aucune inscription phénicienne n'était apparue et la grande majorité du matériel était constituée d'une production locale, complétée de quelques importations, autant orientales que grecques.

Le tableau serait toutefois incomplet si l'on ne pouvait maintenant, grâce à l'intensification des fouilles chypriotes, montrer, comme je m'y suis récemment attaché⁴, que sans atteindre bien entendu les pourcentages constatés sur un site phénicien comme Kition, les proportions de matériel, mais surtout l'importance de l'influence orientale dans l'art et dans la vie courante de la ville, sont d'une part plus nettes qu'ailleurs dans l'île et, d'autre part, font la part des relations avec l'Égypte plus dense qu'on ne se l'imaginait au premier abord.

II. LES FOUILLES FRANÇAISES: PREMIERES CONCLUSIONS TOPOGRAPHIQUES ET HISTORIQUES

Seule une fouille systématique dans la ville elle-même était susceptible d'apporter de nouveaux matériaux à l'histoire très lacunaire du site. C'est la tâche qu'entreprit notre mission en 1975, à l'invitation du Service archéologique chypriote.

Les découvertes épigraphiques ont presque aussitôt attiré l'attention sur un aspect jusqu'alors demeuré quelque peu discret de la civilisation amathousienne⁵: la trouvaille d'une seconde bilingue⁶ étochyprite-grec, vint en effet rappeler opportunément le texte publié par Sittig en 1914⁷ et l'existence de cette langue essentielle-

ment pratiquée à Amathonte et toujours incomprise, bien que transcrite dans un syllabique depuis longtemps lisible pour nous (ICS, p. 48-51). Cette redécouverte remet au premier plan la question des origines de la ville⁸ et rappelle les indications concordantes d'auteurs anciens, comme le Pseudo-Skylax de Caryanda ("Amathonte: ce sont des autochtones"), Théopompe, Nonnos et Stéphane de Byzance évoquant Kinyras, avec cette précision venue de Théopompe et à mon sens éclairante: "les compagnons de Kinyras, dont seuls subsistent les Amathousiens".

Or, nos fouilles mettaient parallèlement au jour une céramique du XI^e s., la plus ancienne jamais découverte sur le site, ce qui nous rapproche, pour la date d'apparition du royaume, des événements fabuleux rapportés par ces historiographes et vient, par là même, en renforcer le caractère de crédibilité. Tout se passe en effet comme si Amathonte résultait du syoecisme de peuplades chypriotes (symbolisées par la figure mythique de Kinyras), refluant devant les vagues successives de migrants achéens et conservant au long de son histoire, jusqu'à l'absorption au sein du royaume lagide, ses traditions et sa langue propres.

Remonter au-delà est pour l'instant impossible tant que nous n'aurons pas découvert de textes plus substantiels, susceptibles de permettre un déchiffrement de la langue. On ne peut, en attendant, que se contenter de quelques remarques, du reste bien hasardeuses.

On constate, en effet, la récurrence du groupe a-na, isolé sur un vase⁹ et sur des tessons¹⁰, figurant également au début d'une inscription (ICS 192), de la bilingue publiée par Sittig (ICS 196) et d'un graffito sans doute amathousien d'Abydos (ICS 388). Or, la majorité des inscriptions sur céramique avant cuisson - c'est le cas ici - et provenant d'un dépôt de sanctuaire - c'est sans doute encore le cas -, désignent la divinité à qui est faite l'offrande. On a voulu voir également dans le groupe a-na/ma-to-ri, au début de la bilingue ICS 196, le nom de la ville en étéochypriote, qui aurait donc inclu, dans cette hypothèse, le nom de la déesse principale de la ville, comme à Athènes. Nous savons en outre, par une tablette d'Ugarit du XIII^e s.¹¹, que l'une des divinités chypriotes de l'époque se nomme Anat... Mais ces constatations ne conduisent guère plus loin et n'éclairent pas sur la nature de l'éteochypriote. Il manquerait en effet tout d'abord le "t" pour que l'on puisse confondre une éventuelle "Ana" amathousienne et l'Anat chypriote de la tablette ugaritique. Il est possible aussi que ce nom d'Anat y constitue la dénomination phénicienne d'une déesse chypriote, dont le nom véritable nous reste inconnu. Enfin, s'il s'agit de l'Anat phénicienne, on sait que cette dernière est le plus constamment assimilée à Artémis, alors que la grande déesse d'Amathonte est Aphrodite. L'influence phénicienne sur la religion des premiers Amathousiens reste donc entièrement hypothétique et les noms de la ville et de sa déesse en étéochypriote toujours indéterminés: l'espoir

d'éclaircissements ne peut provenir ici que de la découverte de bilingues au contenu suffisamment important.

Les autres textes découverts ont ajouté au panthéon amathousien de plus ordinaires Isis, Sarapis et Théos Hypsistos¹², mais le substrat le plus ancien de la religion est constitué par une Aphrodite "duplex", c'est à dire sans doute également affectée d'attributs masculins à la suite de l'absorption d'un dieu mâle (achéen? ensuite identifié à Zeus: Ama I, n° 29) et flanquée d'un parèdre d'origine égypto-phénicienne, Adonis/Osiris (Ama I, n° 39 et 42a).

Aussi la découverte principale de la mission fut-elle, au sommet de l'acropole d'où provient le vase du Louvre, du second vase colossal jadis signalé par les voyageurs¹³, et du sanctuaire d'Aphrodite Kypria, identifié grâce à des dédicaces d'Androklès, le dernier roi d'Amathonte. Le bâtiment lui-même, avec ses chapiteaux nabatéens et sa chapelle annexe (consacrée à Adonis?), date du début de l'époque impériale, mais les trouvailles des couches profondes¹⁴ en attestent l'ancienneté. La présence de loupes en cristal de roche¹⁵, type de trouvaille rarissime du reste, tendrait à confirmer l'hypothèse de l'implantation d'un atelier d'artisan dans ce sanctuaire où était conservé le collier d'Eriphyle (Ama I, n° 38). Sa transformation en basilique chrétienne (en cours de fouille) laisse l'espoir de retrouver, en remploi, de nouveaux blocs de son élévation et d'autres textes relatifs à son histoire, en même temps que de matérialiser le cadre architectural de l'évêché de saint Tychon (Ama I, n° 60 - 69), berceau de saint Jean l'Aumônier (Ama I, n° 75-81).

Un second chantier, au Nord de la porte de l'acropole, met au jour un vaste édifice public, construit sur de puissants terrassements¹⁶. Il comporte un entrepôt de grands pithoi et abritait fort vraisemblablement un sanctuaire, ainsi qu'en témoignent la découverte de statuettes votives en calcaire, d'une dizaine de milliers de figurines en terre cuite¹⁷ et d'un chapiteau hathorique (fig. 2) qui compte parmi les plus beaux exemplaires chypriotes¹⁸. Un bas de colonne à pans coupés (fig. 3), souligné d'un tore épais, en provient sans doute également, qui implique des relations architecturales diffuses avec la Syrie et l'Egypte¹⁹.

Mais l'aspect pour l'instant le plus intéressant de cet édifice réside dans la date de sa destruction, au cours des toutes dernières années du IV^e s. av. J.-C.: son caractère public et religieux

ne faisant aucun doute, il est dès lors probable qu'il était lié au pouvoir royal et qu'il a disparu en même temps que lui, lors de la mainmise du pouvoir lagide sur l'île tout entière. La poursuite de la fouille laisse donc espérer là encore l'apparition de nouveaux documents sur l'histoire de la royauté amathousienne.

Outre ces premiers acquis, la mission a contribué à préciser la topographie de la ville, en dégagant la porte centrale de la muraille de l'acropole, remaniée et doublée d'une avant-porte²⁰ au moment des raids arabes de la première moitié du VII^e s. ap. J.-C. (fig. 1, n° 12, fig. 4); en repérant le tracé d'un aqueduc au Nord de la ville basse (fig. 1, n° 4) et certaines zones résidentielles sur l'acropole; en identifiant, enfin, le bassin interne du port (fig. 1, n° 2'), dont les digues externes sont toujours visibles sous l'eau et ont été relevées²¹. Une mission particulière de l'Ecole d'Athènes a pratiqué, dans l'avant-port, en 1984 et 1985 une fouille sous-marine qui a permis de dater ces jetées de la haute époque hellénistique: elles auraient donc accru les capacités portuaires de la ville, au moment où l'île devenait une tête de pont du royaume lagide dans l'Est méditerranéen.

Pendant ce temps, les fouilles chypriotes se développent dans les nécropoles²² sous la pression de l'urbanisation des abords du site et recueillent un matériel considérable - dont deux monnaies qui nous fournissent un nouveau nom de roi, Wroikos, pour le Ve s.²³ -, tandis que M. Loulloupis procède à une fouille systématique aux abords des quais de la ville basse (fig. 1, n° 19). Il y découvre une vaste esplanade bordée de portiques d'époque impériale et où s'élèvent des édifices sans doute religieux, dominés par un monumental nymphée à triple bassin, vraisemblablement alimenté par une dérivation de l'aqueduc évoqué supra²⁴.

Enfin, des recherches en musée et en bibliothèque ont sans cesse accompagné celles qui avaient lieu sur le terrain. C'est ainsi qu'ont été mis à la disposition des historiens, dans Amathonte I, le recueil des textes anciens, des monnaies, récits de voyageurs, fouilles anciennes et enquêtes géographiques, qui constitue l'ouvrage de référence pour l'étude du site; dans Amathonte II, les pièces de sculpture découvertes avant le début de nos travaux; dans Amathonte III, par R. Laffineur, les bijoux de même origine, tandis que C. Tytgat étudie la typologie de la céramique archaïque pour le

quatrième volume de la série. Au British Museum, l'obligeance de M. Bailey a permis l'attribution à Amathonte d'un lot important d'inscriptions magiques sur plaquettes de gypse et de plomb, que j'étudie avec D. Jordan.

CONCLUSION

On voit donc que l'archéologie amathousienne s'est intensément développée depuis l'activité de pionniers comme Ohnefalsch-Richter. Il est cependant encore trop tôt pour dresser un véritable bilan: l'inventaire des documents en provenance des anciennes fouilles n'est pas encore terminé et les fouilles actuelles progressent avec une rapidité inversement proportionnelle à leur méticulosité méthodique. Mais il est certain que la découverte des deux bâtiments les plus importants du site leur offre les meilleures conditions de rentabilité historique, ce qui est bien le premier souci de l'archéologue. Il est clair en effet que c'est dans le temple de la déesse principale et dans l'édifice public et religieux lié au pouvoir royal que notre mission a les meilleures chances de découvrir les textes qui éclaireraient l'aspect le plus original de cette civilisation, son caractère "autochtone" étéochypriote, et, par là même, une des périodes-clé de l'histoire de Chypre, au cours de laquelle deux civilisations se sont interpénétrées, au contact de l'Orient et de l'Occident.

A b r é v i a t i o n s

Ama I = P. Aupert, M.-C. Hellmann et alii, Amathonte I, Auteurs anciens, monnayage, voyageurs, fouilles, origines, géographie, Paris 1984.

Ama II = A. Hermaray, La sculpture, Paris 1981.

KBH = M. Ohnefalsch-Richter, Kypros, die Bibel und Homer, Berlin 1893.

ICS = O. Masson, Les inscriptions syllabiques chypriotes, Paris 1961, 1983.

Notes

- ¹ Cf. P. Aupert, BCH 105(1981), p. 387.
- ² G. Colonna-Ceccaldi, Monuments antiques de Chypre (1882), pp. 137-151; R. D. Barnett, RDAC 1977, pp. 157-169.
- ³ G. Hill dans: Mélanges Boisacq, Paris 1937, pp. 485 - 491.
- ⁴ P. Aupert dans: Acts of the International Colloquium "Cyprus between the Orient and the Occident", Nicosia 8-14 September 1985, à paraître.
- ⁵ P. Aupert, M.-C. Hellmann, A. Hermary, O. Masson, Inscriptions d'Amathonte I à V dans les BCH 1979, 1980 et 1982.
- ⁶ O. Masson, A. Hermary, BCH 106(1982), pp. 235-242.
- ⁷ Archaiologiki Ephimeris 1914, pp. 1-2; ICS 196, pp. 206-209.
- ⁸ Evoquées par C. Baurain, BCH 105(1981), pp. 361-372 et dans Ama I, pp. 109-117.
- ⁹ BCH 84(1960), pp. 267-268, fig. 39; ICS 196 a.p. 413; J. et V. Karageorghis, Kadmos 1962, p. 148.
- ¹⁰ PRU V, n° 8; Dugand, Chypre et Canaan (1973), p. 193; J. Karageorghis, La grande déesse de Chypre, Lyon 1977, p. 80.
- ¹¹ V. Karageorghis, BCH 86(1962), p. 407; ICS, ibidem.
- ¹² BCH 104(1980), pp. 268-272; 103(1979), pp. 378-383.
- ¹³ BCH 101(1977), pp. 800-803.
- ¹⁴ A. Hermary, RDAC 1984, pp. 269-271.
- ¹⁵ Idem, RDAC 1980, p. 237.
- ¹⁶ BCH 100(1976), pp. 927-933; 101(1977), pp. 790-798; 102(1978), pp. 950-956; 107(1983), pp. 963-867.
- ¹⁷ BCH 104(1980), pp. 812-814; P. Aupert, BCH 105(1981), pp. 373-392. Ce matériel est actuellement étudié par A. Queyrel-Bottineau.
- ¹⁸ P. Aupert, BCH 108(1984), pp. 967-971. Il sera publié par A. Hermary.
- ¹⁹ P. Aupert, cf. n. 4.
- ²⁰ BCH 101(1977), pp. 785-790.
- ²¹ P. Aupert, A. Hermary, RDAC 1980, pp. 224-225.
- ²² Cf. V. Karageorghis, Chronique des fouilles à Chypre dans les BCH 104 sq.
- ²³ O. Masson, RDAC 1982, pp. 150-151; M. Amandry [dans:] Ama I, pp. 58-60.
- ²⁴ V. Karageorghis, Chronique..., BCH 102 sq.

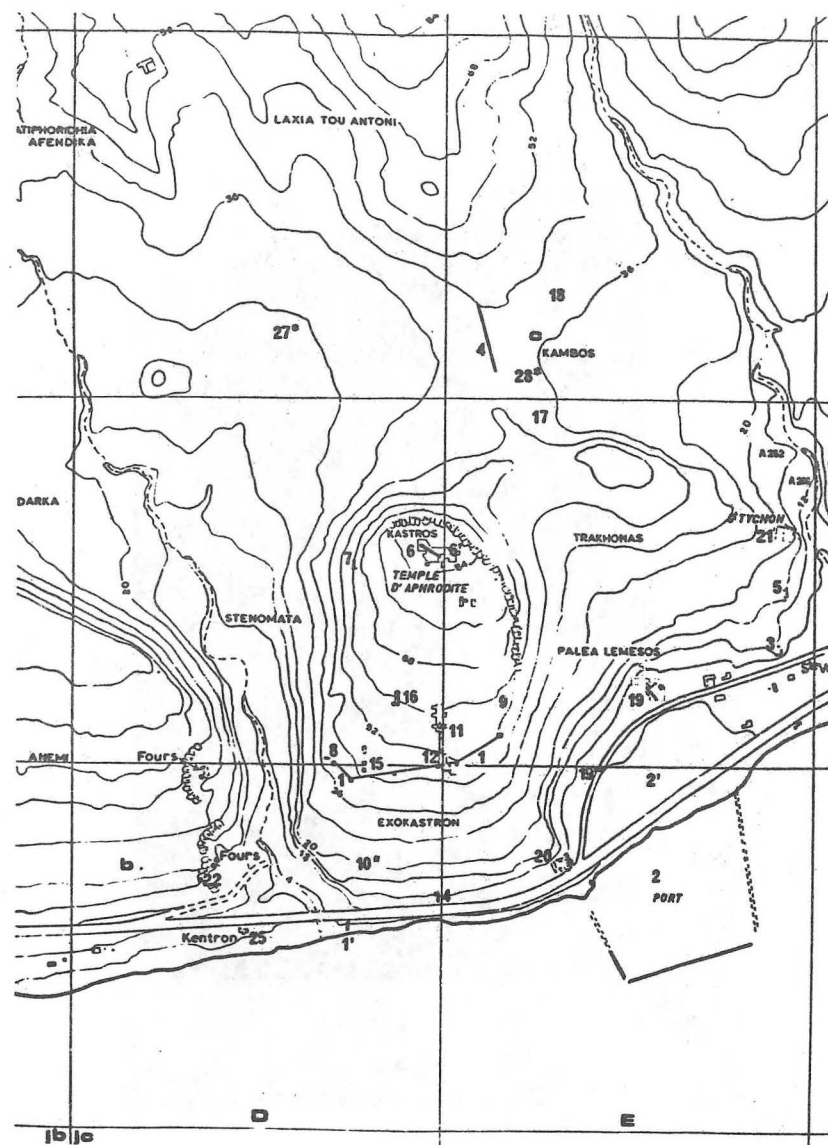


Fig. 1. Plan du site d'Amathonte



Fig. 2. Chapiteau hathorique trouvé dans les ruines du bâtiment public près de la porte de l'acropole.

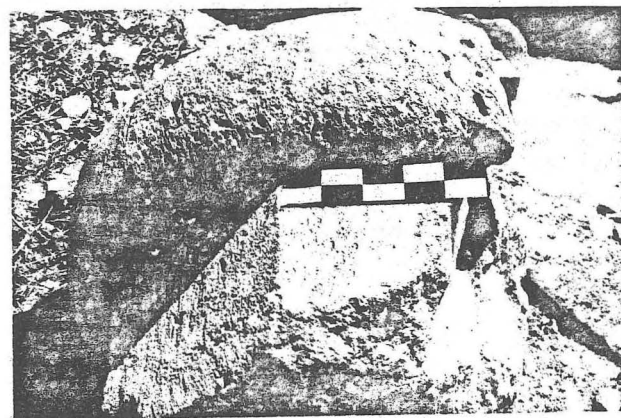
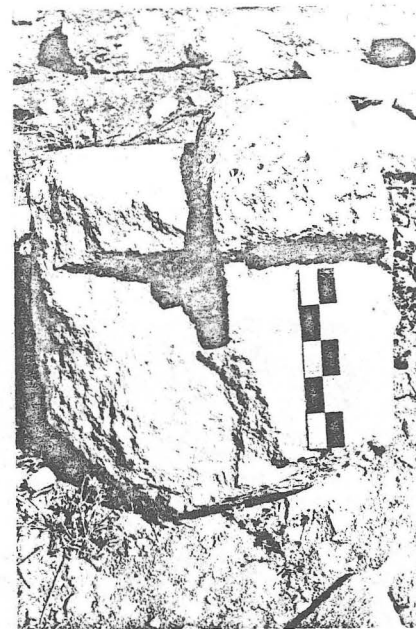


Fig. 3. Bas de colonne à pans coupés de même provenance.

Albertyna DEMBSKA

ROYAL SCARAB FROM A PRIVATE COLLECTION



Fig. 4. Porte et avant-porte tardive de l'acropole.

The scarab representing the sacred beetle (*scarabaeus sacer*) was one of the most popular religious amulets among the Ancient Egyptians. They believed that those amulets would protect their owner against all kinds of harm in the underworld as well as in this life. Sometimes however, and this phenomenon occurred during the Middle Kingdom mainly, they were used as seals and a few were cutted to commemorate historical events. It is the reason why in the course of time scarabs bore inscriptions or ornaments of a kind appropriate only to a seal. This custom remained also under later dynasties, in spite of the fact that under the XVIII dynasty scarabs reverted to its original position as an amulet.

Scarabs, those small objects often beautifully made of beautiful colour have always been objects of interest as specimens of art of the Egyptian craftsmen. Carried to Europe by travellers, dealers and collectors they enriched museum collections and private ones as well.

There is a scarab brought to Poland by an unknown traveller who visited Egypt in XIX century. Now this scarab is in the possession of Zofia Skulimowska, an archaeologist and exhibited in her collection of the Mediterranean antiquities¹. The scarab is rather in well preserved state except the base that has been chipped on one side. Its lenght is 20 mm, its width is 13 mm and it is 12 mm high. The beetle-figure that shows a faithful naturalism is carefully cutted in the steatite fadded to light yellow; the head is distinguished, body, wings and legs are weel marked too. The head shows clypeus and eyes. The protorax is marked. The elythra has a triangle at each side. One wing is scored with diagonally lines but the other one is scored only in part². The wings are separated from the body by a notch. The legs are very well modelled: they are long and stand high making an empty